

Editeur: Cercle d'Etudes Locales du Toulais, 3 rue Chanzy à Toul

Directeur de la publication: Bernard HUMBERT, 10, allée des Acacias
Ecrouves, 54200 TOUL, Tél.: (8) 343 17 78.

Abonnements, Numéros anciens: Gérard HOWALD, 29 rue Baron Louis,
54200 TOUL, Tél.: (8) 343 22 03.

Isabelle HUMBERT, 29 rue de Briffoux, 54200 TOUL.

Comité de lecture: Jacques et Renée JOYEUX, avenue V.Hugo à Toul.

Publicité: Créations publicitaires, J.P. BLIN à Dommartin-les-Toul.

VILLEY-LE-SEC

Un village du Toulais à travers les âges
(deuxième partie)

La pagination de ce numéro commence à la page 51 de façon à pouvoir réunir les deux parties de cette intéressante étude en un ouvrage qui est proposé en souscription à nos lecteurs, sous reliure spéciale, augmenté du recensement de 1911 (voir catalogue page 100).

Les fortifications 51

Pourquoi un fort? Les travaux, La vie au village, Les tirs réels, Remaniement des ouvrages du fort, Le fort pendant la guerre de 1914-18, L'après-guerre.

Une fête au début du XX^e siècle 58

Préparatifs, Dimanche, Lundi.

En 1914 65

La vie à Villey, Un drôle de mariage, Les élections, La mobilisation, 2 août, La guerre.

Annexe VII 1: Population civile de Villey-le-Sec en 1911.

Annexe VII 2: Victimes de la guerre.

L'église 73

Avant 1843, La reconstruction de 1853, Les cloches, Les jours sombres de 1944, La nouvelle église.

Annexe VIII 1: Inscription funéraire.

Annexe VIII 2: Saint Urbain.

La libération de Villey-le-Sec. Septembre 1944 81

La débâcle, Les S.S., 5 septembre, 6 septembre, 7 septembre, 10 septembre.

La vallée de la Moselle 94

Le pont de Brifonvau, Le chemin de fer, Le canal à grand gabarit.

n° 23

20 f.

arky

Les fortifications

POURQUOI UN FORT?

Le site de Villey-le-Sec qui embrasse un vaste panorama jalonné par les côtes de Toul, la plaine de la Woëvre, le sommet de Mousson et la lisière ouest de la forêt de Haye, devait retenir l'attention des officiers du génie (1) qui, après la guerre de 1870, avaient pour mission de fortifier la frontière nord-est de la France et notamment ceux qui étaient chargés de prévoir les ouvrages qui formeraient le camp retranché de Toul.

1. Ils étaient commandés par le général Séré de Rivièrre qui, avant la guerre de 1870, avait commencé de rénover les forts de Metz.

C'était l'emplacement idéal pour implanter un fort qui aurait commandé la sortie de la forêt de Haye, les routes de Toul à Nancy et Metz, la voie ferrée de Paris à Strasbourg et même le canal de la Marne-au-Rhin.

Le premier projet consistait à raser le village, installer à sa place un important ouvrage aux vues bien dégagées et de reconstruire un autre village pour y reloger les habitants de Villey.

Mais ceux-ci savaient que sur le territoire de leur commune il n'y avait d'eau que dans la zone où se trouvaient les puits qui alimentaient leurs maisons et que, si on s'en écartait tant soit peu, on tombait sur un sol rocailleux où les eaux s'infiltraient rapidement.

2. C'est le nom donné par les habitants de Villey à l'ensemble des ouvrages qui entouraient leur village.

Le projet fut donc refusé et le Génie, se rangeant aux raisons des habitants, en établit un nouveau qui laissait en place le village, l'entourait de "Fortifications" (2) et d'un "fort" servant de réduit et de casernement. Cette fois la population est d'accord et malgré les difficultés d'expropriation des terrains nécessaires-les meilleurs et les plus proches des habitations- les études puis les travaux allaient se suivre rapidement.

Le nouvel ensemble d'ouvrages était constitué de deux "batteries", l'une au nord avec vue sur la plaine, l'autre au sud, face au Bois-l'Evêque, reliés par des ouvrages avec emplacements pour des canons, le tout précédé d'un fossé continu et d'un large réseau de barbelés. A l'est du village, un réduit de forme carrée, entouré de fossés flanqués était équipé de casernes et de casemates qui entouraient une tour centrale armée de deux canons de 155. Lui

aussi est entouré de barbelés tandis qu'un chemin de fer à voie de 60 (1) double un chemin défilé qui le relie à la redoute de Chaudeney, aux dépôts de munitions cachés dans la forêt voisine et plus loin, aux autres ouvrages du Camp retranché (2).



Un vieux puits à Villey.

1. Le "Décauville" du nom de son inventeur. Il formait un important réseau autour de Toul. L'étroitesse de sa voie et l'emploi d'un matériel à bogies lui permettait l'usage de courbes à très faible rayon.

2. Tous les environs de Villey étaient truffés d'ouvrages militaires: forts de Gondreville, de Dommartin, du Chanot, redoute de Chaudeney, batterie de Bois-sous-Roches, ouvrage du Fays, du Haut-des-champs, du Charmois, dépôts de munitions de la Courbe-Vau, du bois de Chaudeney, poudrière de Bois-sous-Roches...

LES TRAVAUX

Dès 1874, l'entreprise Morel qui a déjà travaillé aux forts de Belfort, installait au voisinage du village des baraquements pour loger ses ouvriers, des écuries pour abriter les chevaux qui tiraient les nombreux tombereaux nécessaires aux travaux, des ateliers d'entretien du matériel. Des cantines sont équipées pour nourrir le personnel nombreux qui ne tarde pas à être drainé par l'importance des travaux. Le Génie s'occupe de son côté de loger son personnel chargé de la surveillance des travaux et de l'installation du matériel de guerre. Il n'est pas jusqu'à une brigade de gendarmerie qui sera sur place pour maintenir l'ordre (1).

1. Le 13 mars 1877, le conseil municipal réclame le rétablissement du poste de gendarmerie de Villey qui vient d'être supprimé.

En premier lieu, on construira les nouveaux chemins qui remplaceront ceux qui traversaient l'emprise des travaux de fortification. A la sortie du village par la rue du Moulin, le chemin de Chaudeney sera dévié pour contourner le "réduit"; au sud, les chemins de la Côte et de Maron seront déplacés vers l'est et entreront au village par un pont qui enjambrera le fossé reliant les batteries nord et sud. Ce chemin va devenir momentanément très employé et sera continuellement en réparations (2), car c'est par là que passent les tombereaux qui amènent à pied d'oeuvre les pierres provenant des carrières du Vulnot. C'est par là aussi qu'aboutira le plan incliné avec wagonnets circulant sur rails qui remonteront le sable extrait de la Moselle. Autour du village, une véritable fourmilière s'active de tous les côtés: les fossés se creusent, les ouvrages se profilent, les murs de soutènement et les casernements s'élèvent rapidement.

2. En mai 1880, la municipalité demande une indemnité à l'entreprise Morel pour le chemin de la côte défoncé par les tombereaux de terre et de pierres qu'elle y fait passer depuis deux ans.

En 1880, on peut considérer que le gros oeuvre est terminé car l'entreprise Morel quitte le pays pour entreprendre des travaux analogues au fort de Curgies, près de Valenciennes, mais restent sur place les détachements d'artillerie et de génie qui procèdent à l'installation de leur matériel et à l'aménagement technique du fort. La plus grande difficulté a été le transport des éléments de la tourelle de 155 qui ont nécessité pour leur passage l'occupation temporaire de 15 parcelles de terrain au lieu dit "Moulin à vent".

LA VIE AU VILLAGE

L'afflux de la main d'oeuvre engagée pour d'aussi importants travaux a bouleversé la vie au village. Alors qu'au lendemain de la guerre de 1870, la population n'atteignait pas 400 habitants, le recensement de 1876 en comptait 718, dont 581 habitaient le village et 137 vivaient dans des baraquements. Les étrangers étaient nombreux: on y comptait 37 Belges, 17 Italiens, 12 Allemands et quelques autres.

L'animation était grande dans le village, surtout les dimanches où les cafés faisaient fortune. Mais les incidents, peu graves en général, étaient nombreux et le garde-champêtre avait bien du mal à réprimer les chapardages; aussi, se sentant parfois en danger, il demanda à la municipalité une arme pour sa défense personnelle. Il y eut même crime: un ouvrier italien tua un de ses compatriotes et quand les gendarmes "en vertu d'un mandat d'arrêt, revêtus de leur uniforme et conformément aux ordres de leur chef" vinrent pour appréhender l'assassin, il avait disparu depuis longtemps.

Mais la venue de tous les travailleurs étrangers au pays n'avait pas que des inconvénients. Peu à peu, ils étaient admis par la population, le commerce marchait bien, les réjouissances aussi et nombre de jeunes filles y trouvèrent un mari. Pendant la décennie 1873-1883, le nombre des mariages dépasse celui des décennies voisines de 30% et le nombre de naissances augmente de plus de 50%. L'église elle-même y trouve son compte: l'assistance aux messes est si grande que le Conseil de Fabrique demande une subvention au Ministre des Cultes pour installer dans l'église de nouveaux bancs.

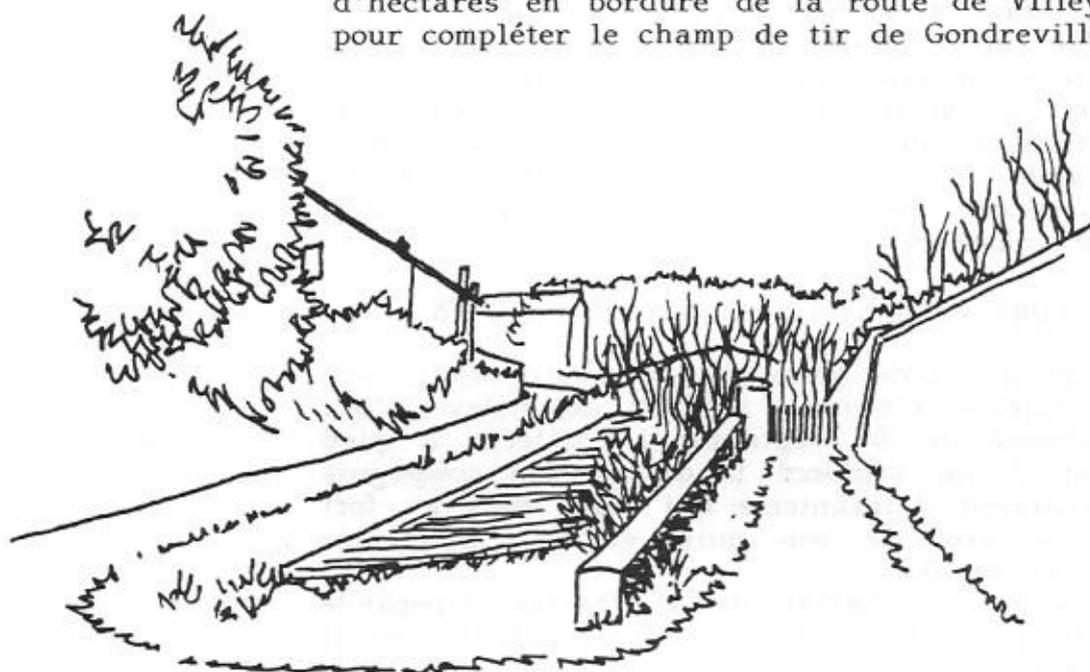
LES TIRS RÉELS

Le fort est enfin terminé, les militaires en ont pris possession: ils étaient 19 artilleurs et 186 fantassins au recensement de 1886; leur première occupation sera de mettre en état de fonctionnement le matériel qui a été installé: les tourelles ont été équipées et les emplacements spéciaux ont reçu leurs canons (1).

Mais il faut régler toutes ces armes et des tirs réels sont nécessaires; pour éviter des incidents, de vastes surfaces sont indispensables, aussi l'Armée fait des demandes d'occupation temporaire pour les terrains situés dans les zones dangereuses avec des indemnités ou des aides en personnel pour compenser les préjudices causés. Vers 1900, un champ de tir est installé sur le territoire de Gondreville, en

1. Certains de ces emplacements ne sont qu'à quelques dizaines de mètres des habitations, tout contre le reste de jardin qui leur a été conservé.

bordure de la forêt de Haye aussi bien pour les tirs au fusil que pour les tirs réels des canons du fort de Villey et des ouvrages environnants. Un autre fut créé au bois l'Evêque avec camp pour recevoir les militaires qui venaient s'y entraîner. Dans le bois de l'Embanie, on déboisa une quarantaine d'hectares en bordure de la route de Villey à Maron pour compléter le champ de tir de Gondreville.



Entrée de la batterie sud

Quand des tirs devaient avoir lieu, une demi-heure auparavant on tirait un coup de canon à blanc depuis le fort de Villey et des "vedettes" parcouraient les chemins de la zone dangereuse pour faire partir ceux qui auraient pu s'y trouver. Des sentinelles en gardaient les accès et des drapeaux rouges y étaient hissés. Si c'était la tourelle du fort qui devait tirer, on recommandait aux habitants du village d'ouvrir leurs fenêtres.

La fin des tirs était annoncée par la sonnerie: "ralliement" et des équipes se rendaient sur place pour rechercher les débris de projectiles et les obus non éclatés. Les dommages éventuels devaient être déclarés à la Mairie dans les trois jours pour être transmis par la suite à l'autorité militaire.

Heureusement les séances de tir étaient peu nombreuses: 2 à 3 journées par an. Quand tous les canons du fort furent réglés, le champ de tir de l'Embanie et celui du bois l'Evêque servirent pour les tirs réels de matériel que les militaires amenaient aux environs.

REMANIEMENT DES OUVRAGES DU FORT

L'utilisation de la "mélinite" pour remplacer la poudre noire qui jusqu'alors était utilisée dans les obus rendit inutilisable tous les abris qui avaient été construits auparavant: le souffle des nouveaux projectiles était si puissant que la maçonnerie des ouvrages ne lui résistait pas, et il fallut les renforcer par un béton armé très solide. De plus, en 1912, on entreprit au voisinage du fort la construction de deux tourelles à éclipse pour renforcer sa puissance. Elles devaient être armées de deux canons de 155 court du récent modèle, mais la guerre de 1914 arrêta leur construction.

LE FORT PENDANT LA GUERRE DE 1914-18

Dès les premiers jours de la mobilisation, une animation intense s'empara du fort de Villey-le-Sec. Le détachement du 6^e régiment d'Artillerie à pied qui l'occupait fut renforcé tandis que la compagnie du 168^e régiment d'Infanterie qui était logée au fort rejoignait le gros de son unité et était remplacée par des territoriaux.

Mais grâce à l'arrêt de l'offensive allemande devant Nancy, Villey retrouva une tranquillité qu'il devait conserver pendant toute la durée de la guerre. Il fut même en partie désarmé au moment de la bataille de Verdun et ses canons envoyés sur cette partie du front.

Fort et village furent surtout utilisés pour recevoir les troupes envoyées au repos après un séjour dans les tranchées. Il y en eut de toutes les armes et de toutes les origines. En 1917, ce sont des Italiens qui cantonnent à Villey-le-Sec; en 1918, les troupes américaines y passent quelques semaines avant de partir pour la Woëvre où elles subiront le baptême du feu. Tous les soirs, depuis Villey, on voit dans le lointain le champ de bataille qui s'illumine: départs et éclatements des obus, fusées éclairantes parties des tranchées, projecteurs à la recherche des avions.

Des réfugiés provenant de la région de Thiaucourt ont quitté la zone des combats et sont hébergés dans des baraquements de bois l'Evêque, heureux d'être enfin libérés... et de recevoir enfin le courrier qui les attendait depuis 4 ans!

Bientôt les Allemands sont bousculés sur le front et se retirent en déroute vers l'est. Au camp de bois l'Evêque, 10000 soldats ont été rassemblés pour participer à l'offensive de Lorraine, mais le 11 novembre le clairon de l'Armistice annonce la fin de tous les combats et tout s'arrête.

L'APRÈS-GUERRE

Sans être totalement abandonné, le fort de Villey-le-Sec ne sera pas réarmé et un "gardien de batterie" y sera pendant longtemps le seul représentant de l'autorité militaire.

Bientôt la nature y reprend ses droits, les acacias plantés pour maintenir les talus grandissent, les défenses légères s'écroulent.

Après 1940, les Allemands y récupèrent toutes les parties métalliques qu'ils peuvent trouver: blindages des tourelles en construction, grilles qui entourent les ouvrages, fils de fer des réseaux de barbelés.

Après leur départ, un des fossés sera remblayé par les décombres des maisons qui ont été brûlées au moment de la Libération.

Bientôt les ouvrages se couvrent de buissons, les tourelles comme les observatoires disparaissent aux regards.

Tout se serait évanoui si un amoureux des fortifications, Gabriel BICHET (1), n'avait pas voulu que ne meure le fort de Villey-le-Sec. Il sauve ce qui peut être sauvé, rétablit l'aspect des batteries, aménage une des casemates en musée souvenir des deux dernières guerres et principalement des fortifications. Il crée un organisme "La Citadelle" pour aider et faire durer son oeuvre.

("La Citadelle", Centre national d'Etude et de Conservation de la fortification permanente; siège au 12 bis rue de Serre, 54000 Nancy. Dépôt et musée: "Général Séré de Rivière, fort de Villey-le-Sec".)

1. Voir le livre "Le rôle des forts dans la bataille de Verdun" par Gabriel BICHET.

Une fête au début du XX^e s.

SOUVENIRS D'ENFANCE QUI NOUS ONT
ÉTÉ RAPPORTÉS PAR MADAME M-L A.

PRÉPARATIFS

Depuis quelques jours, un grand remue-ménage bouscule les habitudes du village. Plus de couareïe sur le pas de la porte, on lave, on balaie, on astique, il faut que tout soit impeccable car c'est dimanche prochain la fête.

A la maison, ma grand-mère surveille la préparation des chambres des invités; on a sorti les draps de fil, brodés de grandes initiales, on déplie des lits-cage, on prépare des petits lits pour les enfants. Attention! il ne faut pas oublier le bougeoir sur la table de nuit, ni la petite boîte d'allumettes, ni la veilleuse pour ceux qui ont peur dans les ténèbres d'une chambre inconnue.

A la cuisine, le boucher vient d'apporter sa commande tandis que le JOLIVET (1) fait admirer la taille des brochets qu'il avait repérés depuis longtemps; on tue et on plume les poulets, on assomme et on dépouille les lapins; le Prosper (2), l'homme à tout faire de la maison, a chauffé le four à pain où il va enfourner les pâtés, les tourtes, les brioches et les tartes. Il y en a de toutes sortes: aux mirabelles, aux quetsches, à l'oeillette; il y en a surtout une petite qui sera pour moi toute seule. Je revois encore les brioches ventruées qui remplissent une grande charpagne à lessive et que l'on a recouvertes d'un linge blanc, c'est qu'il en faut beaucoup: on en mangera aux petits déjeuners du matin et les invités en rapporteront pour ceux qui n'auront pas pu venir à la fête.

Le Prosper -il est partout- remonte de la cave les bouteilles des bonnes années: il y en a encore quelques-unes de 1865 et elles ont droit à tous ses soins, il les débouche sans trop les secouer, puis il les inspecte à la flamme de la lanterne, il en goûte une gorgée et ce sont les meilleures qui seront mises de côté.

Ma grand-mère a l'oeil à tout: le bonnet de travers, un tablier bleu serré à la taille pour ne pas salir le tablier blanc qui protège sa jupe, elle va de l'un à l'autre, répare un oubli, gourmande une personne peu pressée, accueille d'un bonjour cordial les premiers invités.

1. JOLIVET Jules, alors âgé de moins de quarante ans, s'était fait inscrire sur les registres de la commune comme "rentier", préférant sans doute la flânerie au bord de la Moselle au dur travail de la vigne

2. MOTA Prosper (1870-1953) habitait en face de la maison de ma grand-mère chez laquelle il a travaillé pendant de nombreuses années.

1. Fontenoy était à 7 km. de Villey et était d'un usage plus facile que la station de Villey-le-Sec-en-Haye, sur la ligne de Toul à Pont-St-Vincent, pour ceux qui disposaient d'une voiture!

2. Le vin paillé était obtenu avec du raisin que l'on a laissé sécher quelques temps sur la paille.

3. Actuellement Pâtisserie Vonderscher.

4. Le graphophone était l'un des premiers phonographes à cylindre tournant où les sons étaient amplifiés par un grand pavillon.

5. Galon garni de crin qui était cousu à l'extrémité d'une jupe.

Viens, me dit mon grand-père, nous allons chercher tes cousines à Fontenoy! Il ne me le dit pas deux fois, je grimpe à côté de lui sur le char-à-bancs et nous démarrons au petit trot. Arrivés à la gare (1), le cheval attaché à un anneau scellé dans le mur de la station, nous passons sur le quai. Bientôt un coup de sifflet nous annonce l'approche du train, l'employé pousse le gros chariot à bagages, le chef de gare sort de son bureau, drapeau rouge à la main et sifflet entre les lèvres. Le train s'arrête dans un crissement de roues qui me fait reculer. Mes cousines font de grands gestes à la portière d'un compartiment mais elles sont bientôt sur le quai entourées des valises, paniers et paquets que ma tante leur a passés.

Embrassades sans fin pendant que le train démarre dans un nuage de vapeur, tout le monde s'installe dans la voiture; un coup de fouet et le cheval s'engage sur le chemin de Gondreville puis il suit la route qui monte en serpentant vers Villey dont on voit le clocher de l'église et la butte du fort à l'horizon. A l'entrée du village on croise les troupeaux de vaches et de chevaux qui entourent l'abreuvoir et l'on arrive enfin à la maison.

Ma grand-mère nous attend, sur le pas de la porte, un tablier propre noué autour de la taille, heureuse d'accueillir ses invités et de leur faire goûter son vin "paillé" (2) avant de passer à table.

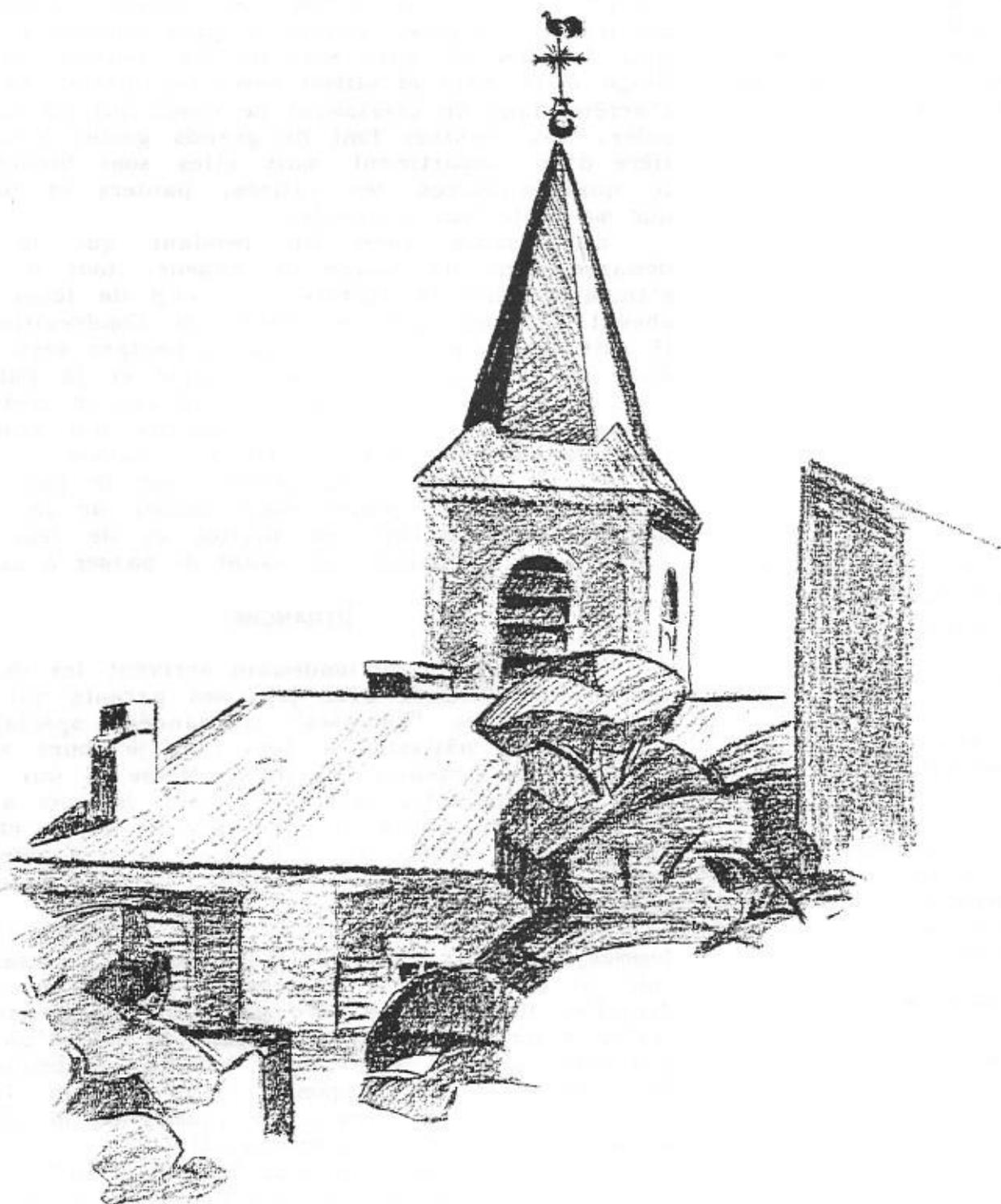
DIMANCHE

Dès le matin du lendemain arrivent les derniers invités. Je retrouve avec joie mes parents qui n'ont pas oublié les "gênoises" commandées spécialement chez Goudot, pâtissier à Toul (3); je cours au devant de mes cousins, Charles et Marie L. qui précèdent leurs parents, mais j'ai hâte de voir arriver le fiacre qui amène les cousins de Nancy et leur "graphophone" (4), cet instrument bizarre avec son immense pavillon d'où sortent toutes sortes de chansons.

Tout le monde a mis sa tenue "numéro un"; les femmes arborent leur plus belle toilette: corsage de soie ou de drap fin soutaché et orné d'un col de dentelle, jupe dont le bord garni de "balayeuse" (5) traîne à terre et qu'elles relèvent de côté d'un geste gracieux laissant voir leurs bottines à boutons et la broderie de leur jupon, sur la tête un chapeau de paille garni de fleurs, de plumes ou de rubans, maintenus par deux grandes aiguilles.

Les hommes sont sur leur "trente et un": costume sombre qui laisse voir le haut du plissé de la chemi-

se, un petit cordon en guise de cravate, une chaîne de montre qui, passée dans une boutonnière réunit les deux poches du gilet; sur la tête, melon ou gibus rappellent la notabilité de celui qui le porte.



Mais bientôt les cloches sonnent à toute volée et chacun se hâte de rejoindre l'église pour éviter d'entendre la messe "sous les cloches"; bientôt tous les bancs sont bondés, même ceux du chœur où l'on remarque les aubes blanches des invités de Monsieur le Curé. A l'autel, l'un d'eux, en ornements dorés, dit la messe entouré des enfants de chœur aux soutanes rouges, qui balançant les encensoirs. Les chanteuses, groupées autour de l'harmonium de la "Marie" font entendre leurs plus beaux chants qu'elles ont longtemps répétés.

Ite missa est! L'église se vide peu à peu tandis que les enfants, groupés autour du chœur ne tiennent plus en place en entendant le bruit de la fête qui commence. Déjà le vieux cheval tourne à l'intérieur du manège; il ne s'arrête qu'au son d'une clochette pour échanger les cavaliers des chevaux de bois qu'il entraîne tandis que l'orgue de Barbarie déplie et replie ses cartons. Plus loin, le tir étale sur le fond noir de sa baraque les cartons cerclés de rouge, alors qu'une boule blanche danse au sommet d'un jet d'eau en attendant les décharges des tireurs. Là-bas, ce sont les "tontiches", espèces de poupées que l'on fait basculer en les bombardant de boules de tissu remplies de son; on gagne cinq noisettes par poupée abattue et dix quand on arrive à faire tourner celles qui ont un axe central.

Et puis il y a surtout cette longue boutique qui étale mille tentations: des bonbons entourés d'abeilles bourdonnantes, des petits jouets en tôle découpée et peinte, de grandes poupées aux robes scintillantes et aux cheveux bouclés, des paquets de dattes avec sur l'étiquette, des palmiers et des chameaux: tout un inconnu plein d'attrait, des nougats de toutes sortes: blancs, rouges, verts, longs, courts, de quoi faire envie à tous, des paquets de pain d'épice, des rouleaux de nonnettes à l'emballage multicolore. Mais pour moi, il y a surtout des petites balles vertes ou rouges, enfermées dans un filet et que je ne peux pas quitter des yeux.

Mais le temps passe et sonne l'Angelus de midi, il faut abandonner toutes ces merveilles et rentrer à la maison où la table est mise et commence à se garnir. On a mis trois rallonges pour recevoir tout le monde, en prévision des invités de la dernière heure. Sur la belle nappe brodée, on a disposé le service de porcelaine, les couverts marqués aux initiales de mes grands-parents, les verres à pied au galbe ciselé. Au milieu de la table trône un gros buisson d'écrevisses, le chef-d'oeuvre de ma grand-mère, et tout en haut, une écrevisse énorme, menaçante dans son armure rouge qui me fait saliver:

de quoi être sage pendant tout le repas.

Enfin tout le monde est attablé, les plats défilent tous plus succulents les uns que les autres, le vin gris coule, apprécié par les connaisseurs. Et c'est le dessert que j'attendais depuis longtemps!

Mon cousin, un peu plus âgé que moi, chante de sa voix légère et en train de muer: "Ma Mimi, ma petite Minette, toi la plus jolie des brunettes, avec toi je voudrais toujours chanter la chanson de l'amour...". Je n'ai jamais vu mon grand-père s'esclaffer d'aussi bon coeur.

Puis c'est mon tour de réciter, dans un silence absolu, la fable que j'ai répétée si souvent et que je déclame avec gestes et intonation qui font rire tout le monde: "Oh grand vent! Quand tu te déchaînes dans la forêt pleine de chênes, c'est que les beaux jours vont finir..." et cela se termine dans les applaudissements.

Mais voilà une clarinette et un violon qui se font entendre: ce sont les musiciens du bal qui donnent une aubade pendant que l'un d'eux accroche aux corsages et aux revers des redingotes la "livrée"(1) alors qu'un autre fait la quête. Maintenant le café fume dans les tasses, les bouteilles de marc, de quetsche et de mirabelle circulent chez les hommes tandis que les femmes apprécient les liqueurs de cassis, de framboise et d'autres fruits, confectionnées par la maîtresse de maison.

Enfin les cloches sonnent pour les vêpres et on ne se dépêche guère à s'y rendre: les femmes ont tant de choses à se dire et les hommes préfèrent prendre l'air, voir les vignes toutes proches qui commencent "à mêler" et estimer la récolte prochaine.

1. Flot de rubans montés sur une épingle qui marque les participants à une fête.



La rue de Maron

Enfin, les vêpres finies, on commence à entendre les flons-flons du bal et la jeunesse se dirige vers la salle qui est bientôt pleine. Les danseurs sont nombreux: garçons du village et des environs, soldats du fort ou du bois l'Evêque, aussi rares sont les filles qui "font tapisserie", et les mères, assises sur les bancs qui entourent la salle ont bien du mal à surveiller leur progéniture tout en papotant avec leur voisine.

Tout le monde s'en donne à coeur joie: polka, mazurka, scotich et valse se suivent dans un ordre immuable. Au milieu de la danse, la musique s'arrête, les couples se prennent par le bras et font sagement le tour de la salle tandis que le "LOUVIOT" qui a crié: "la main à la poche" ramasse le sou que lui donne chaque danseur comme prix de la danse; puis l'orchestre: violon, clarinette, trombone et grosse caisse reprend la danse interrompue.

Mais que se passe-t-il? La musique s'est tue, les danseurs aussi; et bientôt retentit une Marseillaise qui salue l'arrivée du maire et de son invité, le député du canton venu saluer ses électeurs.

Bientôt les danses reprennent et se suivront jusqu'au petit matin avec un bref arrêt pour le repas du soir où les jeunes ne s'attardent pas tandis que les vieux, assoupis par la bonne chère et la fatigue regagneront bientôt leurs lits..

LUNDI

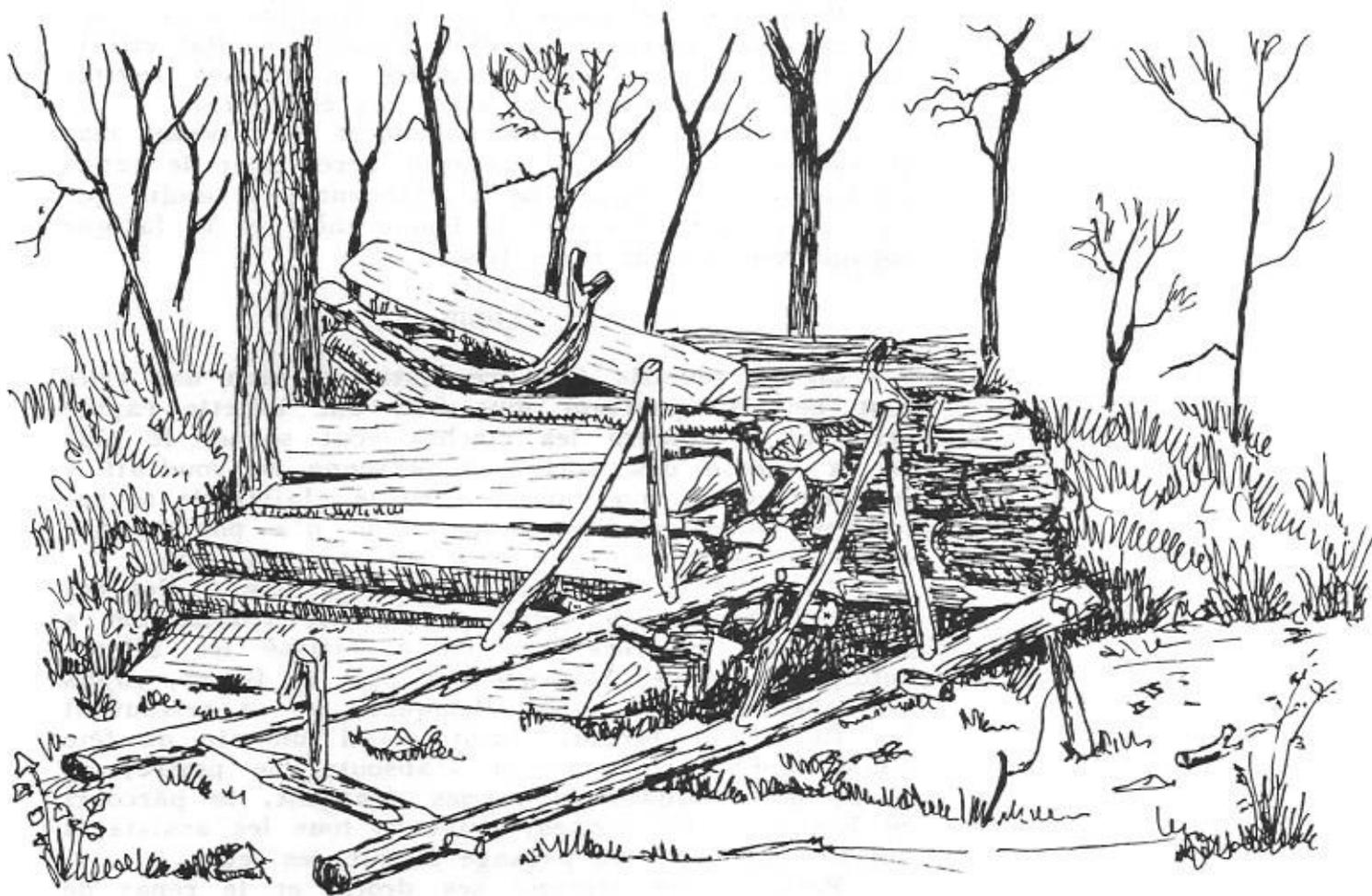
On se réveille tard ce matin et bien des yeux sont bouffis; pourtant tous font une toilette rapide car tout à l'heure les cloches vont sonner le glas de la "messe des morts" et personne ne voudrait y manquer. C'est que, si on a eu le plaisir de se retrouver entre parents et amis, on n'a pas manqué d'évoquer le souvenir de ceux qui sont disparus.

D'ailleurs, les préparatifs de la fête ne les ont pas oubliés et les jours précédents, l'animation a été grande au cimetière, on a ratissé les allées, nettoyé les tombes, apporté des pots de fleurs, objets de soins assidus ou des bouquets où se retrouvent les fleurs du jardin. Aussi a-t-il un air de fête quand après la messe et l'absoute, le prêtre, en chape noire brodée de larmes d'argent, le parcourt en bénissant les tombes, suivi de tous les assistants qui se regroupent au passage autour des leurs.

Mais la vie reprend ses droits et le repas de midi va redonner de la gaieté à ceux qui sont encore là, et comme la veille, les jeunes ne traîneront pas à table, car le bal les appelle.

Moins de monde aujourd'hui, les soldats sont dans leurs casernements et les garçons des villages voisins ne sont pas revenus: on peut danser sans être bousculé. Aussi les bons danseurs font admirer leur aisance et si les vieux sont venus voir le spectacle, certains ne craindront pas d'inviter leurs anciennes danseuses pour un tour de valse ou quelques pas de polka.

On dansera tard dans la nuit et le lendemain, si la plupart des invités sont repartis chez eux, on dansera encore et c'est alors que certains trouveront peut-être dans la danse le courage d'exprimer leur sentiment à celle qu'ils auront si souvent invitée les jours précédents.



"Aux Portions"